



GUILLAUME BRESSON

ÉGLISE DES CÉLESTINS

**4 AU 25 JUIL
DE 11H À 19H**



Toulouse - Paris

GUILLAUME BRESSON

4 AU 25 JUIL
DE 11H À 19H

ÉGLISE DES CÉLESTINS

accès libre

Peintures réalisées pour le lieu et d'autres plus anciennes, où le quotidien et l'extraordinaire, le vulgaire et le sublime, l'ordinaire et le savant sont considérés également.

Sans titre, 2009-2014
Huile sur toile
203 x 278 cm
Collection Marcel Brient, Paris

Sans titre, 2013
Huile sur toile
26 x 39 cm
Collection privée, Paris

Sans titre, 2013
Crayon et peinture sur papier
56 x 38 cm
Collection privée, Paris

Sans titre, 2014
Huile sur panneau de bois
30 x 50 cm
Collection privée, Paris

Sans titre, 2014
Huile sur panneau de bois
122 x 240 cm
Collection privée, Paris

Sans titre, 2014
Huile sur panneau de bois
122 x 250 cm
Collection Lebois-Albertini, Paris

Sans titre, 2014
Huile sur panneau de bois
122 x 195 cm
Collection privée, Paris

Sans titre, 2014
Huile sur panneau de bois
153 x 198 cm
Collection privée, Paris

Sans titre, 2015
Huile sur toile
195 x 85 cm
Collection de l'artiste
Courtesy Galerie Nathalie Obadia,
Paris/Bruxelles

Sans titre, 2015
Huile sur toile
195 x 130 cm
Collection de l'artiste
Courtesy Galerie Nathalie Obadia,
Paris/Bruxelles

Sans titre, 2015
Huile sur toile
36 x 24 cm
Collection de l'artiste
Courtesy Galerie Nathalie Obadia,
Paris/Bruxelles

Sans titre, 2015
Huile sur toile
39 x 17 cm
Collection de l'artiste
Courtesy Galerie Nathalie Obadia,
Paris/Bruxelles

Sans titre, 2015
Huile sur toile
37 x 25 cm
Collection de l'artiste
Courtesy Galerie Nathalie Obadia,
Paris/Bruxelles

EXPOSITION

Production Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles

ENTRETIEN AVEC GUILLAUME BRESSON

Dès 2006, vos premières œuvres avaient beaucoup surpris leur public. Vous peigniez des toiles que l'on pouvait situer dans la grande tradition du réalisme visuel. Elles représentaient de nombreuses scènes urbaines nocturnes où de jeunes individus s'affrontaient violemment, dans un style « clair obscur » avec des contrastes puissants d'ombre et de lumière. Désormais, vous peignez surtout des personnages isolés et statiques, dans une lumière diurne en utilisant un clair-obscur beaucoup plus nuancé. Comment se sont mises en place toutes ces modifications dans votre travail ?

Guillaume Bresson : Ma peinture a tout simplement suivi l'évolution qui est liée à mon mode de vie. Cela s'est fait lentement sans volonté préalable. Les scènes de batailles correspondent à l'environnement dans lequel je vivais durant mon adolescence à Toulouse. Une ambiance qui peut paraître violente mais qui était surtout de l'ordre du jeu, de l'énergie ; une camaraderie virile que je percevais, avant tout, comme des formes chorégraphiées. J'ai repris ces scènes en invitant mes amis dans mon atelier avec leurs vêtements de tous les jours. Je les ai fait poser puis je les ai photographiés et enfin j'ai transposé les images sur la toile en les agençant. Parallèlement à l'école des Beaux Arts, je suivais assidûment un cours de dessin et de modelage avec un professeur de sculpture. Cela m'a permis de comprendre intimement les structures des corps et leurs représentations picturales. Contrairement à beaucoup de mes camarades, je n'ai pas perçu la peinture classique comme une chose du passé, une histoire révolue. J'y ai vu une présence plastique d'une très grande actualité formelle. Et même si, pendant ce temps, j'avais une importante pratique de peinture plus expérimentale, plus relâchée, j'ai préféré me diriger vers la figuration picturale que je pouvais utiliser comme un espace infini de narrations et d'interrogations. Peu à peu, il s'est opéré une rupture naturelle avec mon milieu d'origine. À la fougue des énergies des cultures populaires, celles du hip hop et du graffiti, s'est mêlée une culture beaucoup plus ample. J'ai travaillé avec d'autres modèles qui provenaient de milieux sociaux plus divers et j'ai photographié des figures plus âgées, plus solitaires. Ma palette s'est alors éclaircie car je ne sépare pas le sujet et la façon de le traiter. Aujourd'hui, je me dirige davantage vers des rapports de couleur plutôt que vers des rapports de valeur de lumière. Il faut avouer que j'ai beaucoup utilisé l'exercice du clair-obscur et qu'il me surprend de moins en moins. J'ai également une habitude de lecture théorique qui modifie continuellement ma façon de travailler.

Votre peinture est éloquente au sens où elle raconte sans mots. Elle est narrative mais possède une richesse polysémique et mystérieuse jusque dans les scènes apparemment les plus précises et les plus réalistes.

Mes tableaux ne sont pas des discours sur quelque chose. Ils apparaissent comme des symptômes, des moments ou des hypothèses que je teste en même temps que mon rapport au monde se modifie avec l'âge et la maturité. Dans la peinture classique, très souvent il y a un commanditaire qui demande au peintre d'interpréter un récit et de le représenter à l'aide d'une forme picturale précise. Pour ma part, le tableau se construit au fur et à mesure, sans référent, et reste en suspens. Je souhaite couper le lien narratif en multipliant

les pistes de lecture. J'opère par soustraction, en enlevant le superflu dans l'image afin d'éviter l'identification de l'événement représenté. Toujours pour éviter l'univocité, je ne donne pas de titre aux tableaux et j'associe différents formats d'œuvres, qui *a priori* n'ont rien à voir, pour créer des sortes de polyptyques et générer une multiplicité de récits et de tensions. Parfois aussi, j'utilise plusieurs fois la même figure dans une toile pour briser l'unité de temps et créer un rythme, une scansion. Si l'on tente une analogie avec l'écrit, je dirais que j'essaie davantage de m'inscrire dans le champ de la poésie que dans celui du récit romanesque.

Votre dernière exposition, à la galerie Nathalie Obadia, à Paris, présentait une grande part d'œuvres aux narrations méditatives, dépouillées, elliptiques. Des caractéristiques qu'on lie souvent à la mélancolie, un sentiment que votre travail ne contient pourtant jamais. Êtes-vous d'accord pour dire que vos peintures sont silencieuses mais intenses ?

Je me méfie des mots et je préfère une peinture qui se tait. Cela a toujours été ma volonté. Je tente de m'en approcher mais la peinture est un très long chemin. J'extrais des éléments du monde physique pour les replacer dans un espace géométrique abstrait. Je construis un espace que certains perçoivent comme métaphysique mais c'est une métaphysique sans aucun désir de transcendance. Et c'est aussi pourquoi je peux peindre des éléments aussi pragmatiques qu'un ballon de football, un casque de moto, des vêtements de sport, une voiture, une grue de chantier, un château d'eau que je mêle, de façon très consciente même si cela peut paraître étrange, à des figures solitaires dans des architectures froides de béton gris. Une matière industrielle qui est celle qui m'entoure puisque j'habite et je travaille dans un arrondissement de Paris excessivement minéral. En ce moment, dans mon œuvre, les architectures sont très présentes. Parfois, ce sont elles qui génèrent l'action et parfois, ce sont les corps qui décrivent l'espace ou qui l'engendrent. Je tente toujours de peindre les éléments de mon quotidien que je réagence dans l'espace de la toile en jouant du mélange de la touche et de la froideur photographique.

La lumière, très particulière, que vous utilisez dans vos peintures participe beaucoup de cette idée du silence. Elle unifie l'espace de la toile. Comment obtenez-vous cet effet ?

Dans mes dernières toiles, la lumière est souvent matinale, elle construit un espace du possible, du recommencement, celui du début de la journée. C'est un élément essentiel dans mon travail de peintre. Je plonge tous mes éléments dans une seule lumière pour créer une forme d'unité de lieu. Elle est difficile à obtenir car ces éléments proviennent de différentes sources et ne sont pas forcément éclairés de la même façon. Je la recompose sur la toile pour plonger l'ensemble dans une surface lumineuse homogène et éviter l'effet hétérogène du collage. Et comme parfois il y a le même personnage qui produit plusieurs actions, cela introduit une étrangeté, le mouvement paradoxal d'une séquence cinématographique au sein d'un même tableau. Encore une fois, cela se fait intuitivement sans l'avoir conceptualisé. Je ne travaille pas à partir de catégories conceptuelles, chez moi c'est la pratique qui est première.

GUILLAUME BRESSON

Né en 1982 à Toulouse, Guillaume Bresson vit et travaille à Paris. Il a participé à de nombreuses expositions en France et à l'étranger, parmi lesquelles *Dynasty* au Palais de Tokyo en 2010, et au musée d'Art moderne de la Ville de Paris / ARC, en 2011 ; *Lumière Noire*, à la Kunsthalle de Karlsruhe, en 2013 ; *La Belle Peinture II*, à l'Institut français de Slovaquie à Bratislava ; ou encore en 2015, *Desdémone, entre désir et désespoir*, à l'IMA à Paris. Il est représenté par la galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles, et accompagné par Alain Berland, conseiller artistique pour l'exposition à l'église des Célestins. Son œuvre, qui s'inspire de la grande tradition de la peinture figurative narrative, est constituée d'allers-retours virtuoses entre un apparent réalisme visuel et un idéal contemplatif. Des arcades toulousaines à l'étrange centre commercial circulaire de son quartier, du *fast food* voisin à sa propre cuisine, des corps de ses amis à ceux de sa propre famille, sa peinture se nourrit des signes qui l'entourent. Cependant Guillaume Bresson n'est ni un peintre réaliste, ni un peintre du quotidien ou de l'archive. Son œuvre construit davantage une temporalité complexe et imaginaire où le passé réinvente le présent de la peinture.

ET...

EXPOSITION

Patrice Chéreau, un musée imaginaire : une huile sur toile de Guillaume Bresson est également exposée à la Collection Lambert dans le cadre de l'hommage à Patrice Chéreau du 11 juillet au 11 octobre, de 11h-19h, Collection Lambert en Avignon

Guillaume Bresson, texte de Stéphanie Katz, est publié aux éditions Dilecta et disponible à la librairie du Festival à l'Église des Célestins.

L'EXPOSITION

Dans la très belle église des Célestins, Guillaume Bresson expose des peintures réalisées spécifiquement pour le lieu et d'autres plus anciennes. Constituée à partir de son environnement immédiat mais aussi d'éléments de sources diverses qui sont recomposés sur le support, son œuvre, sous son apparente innocence naturaliste, est surtout fictionnelle. Après la longue période de déconstruction du médium qu'a été la modernité, puis sa reconstruction avec la post-modernité, la peinture se réinvente et trouve de nouvelles voies pour jouer son futur, son « coup d'après ». Une peinture où le quotidien et l'extraordinaire, le vulgaire et le sublime, l'ordinaire et le savant sont également considérés. Voilà pourquoi les toiles de Guillaume Bresson présentent d'étranges narrations, à la fois proches et lointaines. Ce peut être deux personnages, à l'échelle 1, jambes nues, vêtus de K-Way®, qui ressemblent à des SDF ou à des prophètes de lendemains incertains, une bataille irréelle et quasi antique d'un groupe de jeunes à l'intérieur d'un *fast food*, ou encore un adolescent qui s'empare de son casque avant de monter sur son scooter dans une lumière matinale, celle du recommencement.

EN | In the beautiful église des Célestins, Guillaume Bresson displays paintings made specifically with that place in mind, as well as older ones. Based on his immediate environment and on elements from various sources reproduced on the canvas, his work, beyond its seemingly naturalistic innocence, is above all fictional.

The full text in English is available from the ticket office or from the staff at the venue.

69^e
ÉDITION

Tout le Festival sur
festival-avignon.com

f t i + #FDA15



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.